

ARCHITECTURE ET TERMINOLOGIE: TRADUCTION ET REALITE EXTRA- LINGUISTIQUE

Maria Koumariou

RESUME

Le but de cette communication est la traduction des textes spéciaux qui demandent la connaissance d'une certaine terminologie. Plus précisément, nous allons analyser des termes de l'architecture qui reflètent une réalité culturelle différente.

La traduction de ces termes comme aussi leur valeur extra-linguistique demandent des connaissances spécifiques qui proviennent non seulement des encyclopédies et des dictionnaires. Dans ces cas, le traducteur doit avoir recours à des spécialistes pour pouvoir donner au lecteur le minimum de connaissances extra-linguistiques. L'interprétation de ces termes est donc la clé de leur traduction.

ΑΡΧΙΤΕΚΤΟΝΙΚΗ ΟΡΟΛΟΓΙΑ: ΜΕΤΑΦΡΑΣΗ ΚΑΙ ΕΞΩ-ΓΛΩΣΣΙΚΗ ΠΡΑΓΜΑΤΙΚΟΤΗΤΑ

Μαρία Κουμαριανού

ΠΕΡΙΛΗΨΗ

Σκοπός αυτής της ανακοίνωσης είναι η μετάφραση ειδικών κειμένων που απαιτούν γνώση μιας συγκεκριμένης ορολογίας. Πιο συγκεκριμένα θα εξεταστούν όροι της αρχιτεκτονικής που αντανακλούν μια διαφορετική πολιτισμική πραγματικότητα.

Η μετάφραση των όρων αυτών καθώς και η παρακειμενική τους αξία απαιτούν γνώσεις οι οποίες προέρχονται όχι μόνο από ξενόγλωσσα λεξικά και εγκυκλοπαιδείες, αλλά και από γνώση και την εμπειρία που αποκτά ο μεταφραστής κατά την ενασχόλησή του με το αντικείμενο αυτό. Η ερμηνεία των όρων αυτών είναι λοιπόν η αφετηρία για τη μετάφρασή τους.

0 Introduction

Parmi les difficultés de la traduction les plus souvent mentionnées, on trouve les problèmes dits culturels. Les objets ou les notions appartenant exclusivement à une culture donnée ne possèdent pas de correspondances lexicales dans la langue d'accueil et si on arrive à les exprimer néanmoins, on ne peut pas être sûr que le lecteur ait compris leur champ sémiologique.

Le problème de la réexpression d'un monde étranger se trouve au centre de longues discussions. On admet en général que chaque langue décrit le monde à sa manière et projette une vision du monde particulière.

S'agissant donc d'un domaine si vaste comme l'architecture qui fait appel aussi à des conditions climatiques et géographiques extrêmement variées et à des mentalités bien différentes, le lecteur non averti n'en possède que rarement une connaissance suffisante pour accéder à l'intégralité des faits culturels cachés derrière les constructions. Il appartient donc au traducteur d'avoir recours au spécialiste (architecte, anthropologue, ethnologue, urbaniste) pour pouvoir donner au lecteur des connaissances supplémentaires suffisantes qui mènent à la compréhension de l'Autre¹.

Le principe de l'explicitation est fondamental en traduction. De cette façon, la traduction cesse d'être un simple transcodage, ne posant que des problèmes terminologiques et se rend en Traduction-Interprétation qui combine la traduction avec la paraphrase et l'analyse². Étant enseignante de langue et de terminologie, j'ai rencontré plusieurs fois des difficultés en ce qui concerne le contenu sémiologique du vocabulaire usité en architecture et en anthropologie de l'espace. À travers cette communication j'essaierai donc de vous rapporter quelques unes de ces difficultés en insistant sur les différents signifiés du même signe. Notre but est de révéler toute une réalité qui se cache derrière le champ lexical.

1 Les qualifications de l'espace construit

Dès l'origine, les groupes humains ont donné à leurs établissements spatiaux un ensemble de significations et d'attributions liées à un ensemble de pratiques et représentations sociales et symboliques. Cette perspective qui veut que l'organisation spatiale ne soit pas seulement le reflet de l'organisation sociale mais le miroir lui-même, est d'une certaine façon difficile à saisir.

Comment pouvons-nous parler d'une typologie des constructions sans tenir compte du *milieu*. Et comment pouvons-nous interpréter l'habitat esquimau par exemple, comme une transcription sans médiation des conditions géographiques et climatiques, étant donné que le campement s'y trouve expliqué tout entier par la seule quête nourricière conçue elle-même sous un aspect purement technique?

¹ Ch. Norbert Schulz, *La signification dans l'architecture occidentale*, Bruxelles, Mardaga, 1977.

² E. Edkind: *Un art en crise*, L'âge d'Homme, Lausanne 1982.

Ce rapport entre morphologie-typologie est une catégorie d'analyse chère aux architectes. Le type architectural (maison ouvrière ou hôtel aristocratique) est en effet une structure significative, produit social dont l'organisation interne, le système formel et ornemental, l'implantation sur la parcelle créent la forme urbaine. La transformation de la morphologie sociale ne peut s'opérer que par le passage d'un mode d'habitat à un autre.

Or il faut bien constater que notre environnement structuré—tant les produits qui le constituent que les procédures de leur fabrication— nous est le plus souvent opaque et étranger. Surtout en matière d'architecture, les observateurs ne cessent pas de parler de platitude et d'insignifiance généralisée à propos de ce qu'on nous construit, des territoires aménagés.

Ce regard par lequel l'Occident d'aujourd'hui peut se voir de dehors et de façon relative existe: L'espace est fait d'un jeu raffiné de renvois et de correspondances entre les multiples composantes de la nature et de la culture, de l'individu et de la société. Jeu à chaque fois original et dont l'originalité qualifie cet espace en le différenciant des autres, fondant et exprimant ainsi l'identité d'un groupe. Nous essaierons d'analyser ici le terme "limite", tantôt réelle tantôt immatérielle et d'esquisser la notion de la "hauteur", comme assignation réelle et sociale du haut et du bas

1.1 Les figures de la limite

Remarquons d'abord que tout morcellent de l'étendue en territoires entraîne nécessairement la reconnaissance d'une limite, qu'on se représente être réelle, infranchissable en principe, et que dans la pratique on ne peut franchir qu'en se conformant à des conditions prescrites.

On parle d'abord de la distinction entre deux types d'espace, l'espace d'habitat, de sécurité, d'ordre d'une part, et l'"autre" espace, chaotique, dangereux, non humanisé.

Dans ces espaces, et une fois tracée la limite qui les constitue en séparant le cosmos du chaos, le civilisé du sauvage, le sacré de l'impur, il semble que tout soit concrètement et activement engagé, et dans une relation qui donne sens à tout. Dans ces espaces, rien n'est neutre, indifférent. Et puisque le sens est inséparablement sujet et monde sensé, le symbolique est fondateur, instituant des identités collectives et individuelles.

La grande majorité des villages en Roumanie³ disposaient de trois catégories de terres, chacune ayant une fonction économique différente: forêt, prés, terres de labour (campul, tarina). La forêt est la zone mystérieuse, restée sauvage, indomptée. Dans la forêt vivent les

³ P.H.Stahl, «L'Organisation magique du territoire villageois roumain», *L'Homme*, t.XIII, no 3, 1973, pp. 150-162.

animaux, et les croyances qui les concernent sont nombreuses. Les prés et les clairières apparaissent moins nettement définis: ce sont les endroits que les fées préfèrent pour danser, et il n'est pas bon de s'y endormir car on risque de se réveiller malade. L'espace le plus fortement humanisé est celui où l'agriculteur prend à la terre "sainte" le fruit de ses récoltes. Les paysans désignent de même mot, *hotar*, les limites du territoire villageois et les terres comprises entre ces limites.

De même en Haute Volta, chez les Gurunsi⁴ on appelle sago, la brousse cultivée du village, *gabio* ensuite, la "grande brousse", qui constitue l'horizon visuel du village; *gabio* est cette brousse faite d'un mélange de terres défrichées et cultivées. *Gao* désigne simplement la brousse qui s'étend au-delà de *gabio* jusqu'au village suivant. *Oualon gao* désigne la brousse dangereuse, non pas la brousse sauvage en soi, inculte et peuplée d'animaux dangereux, mais une portion parfaitement localisée de brousse épineuse très dense et impénétrable.

Au point de vue religieux, le monde apparaît nettement divisé en deux parties, qui sont opposées l'une à l'autre. D'un côté, il y a le territoire où l'on vit normalement sous la protection divine. Le mot *templum* (en grec *temenos*) remonte à la racine *tem-*, couper, et signifie ce qui est découpé, ce qui est délimité. En ce sens, il désigne d'abord le domaine consacré, qui appartient au dieu, pour ensuite s'appliquer à n'importe quelle parcelle délimitée de terre, un champ ou un terrain d'arbres, qu'ils appartiennent à un dieu, à un roi ou à un héros.

Le sacré y fait sentir ses effets. Mais seulement par le canal des rites. Il se réalise par le moyen d'actes organisées en un système, qui permet de le saisir, de le renouveler périodiquement et de le rendre profitable à la vie humaine. Ceci se voit très clairement pendant le chemin de procession qu'empruntent à certaines dates du calendrier religieux les icones des patrons de l'agglomération et qui de cette façon sanctifient l'endroit qui encerclent pendant la procession. De chaque côté de la limite, l'espace est entièrement caractérisé soit par le caractère sauvage, soit par le caractère humain.

1.2 La limite matérialisée

Le sacré est toujours dangereux pour qui entre en contact avec lui sans s'être préparé. L'importance rituelle du seuil du temple ou de la maison s'explique également par la fonction séparatrice des limites telle que nous l'avons définie. Portes, seuils, douanes régies par des

⁴ M. Bataillon, G. Roque, Esquisse d'anthropologie de l'espace. Autour d'un village Gurunsi, Mémoire DEA.

protections magiques ou par des frontières juridiques viennent organiser le franchissement limité, contrôlé, sélectif de la limite.

En été, la porte (*al bab*) de la maison en Kabylie⁵ doit rester ouverte tout le jour pour que la lumière fécondante du soleil puisse pénétrer et avec elle la prospérité. La porte fermée, c'est la disette et la stérilité: s'asseoir sur le seuil, c'est, en s'obstruant, fermer le passage au bonheur et à la plénitude.

En Chine⁶, la plus grande affaire était la construction des portes. Ceintes de fosées, munies de tours, garnies de herses, elles formaient une véritable place d'armes, une sorte de fortification à redans, qui était le grand réduit de la défense. Les portes étaient protégées par leur propre sainteté.

Cette préférence pour les zones intermédiaires plutôt que pour les coupures verticales s'exprime de deux façons. Dans le premier cas, l'espace intermédiaire constitue un passage évident et obligé, destiné à amortir le contraste entre les deux autres espaces, l'intérieur et l'extérieur.

La *atabe* arabe⁷, c'est le seuil (de la racine: "franchir"). Chaque pièce qui a une certaine importance en a une; elle marque son entrée par une différence de niveau. On y laisse ses chaussures, on s'y lavait, et on s'y lave quand il n'y a pas de bains à la maison, on y fait et on y faisait la toilette du mort. Cette *atabe* se double d'une pierre au sol, en saillie, le long de la porte, *bertas*. Si la dénivellation n'existe pas ou a été supprimée, le seuil est matérialisé soit par un marquage soit par la manière dont s'arrête le tapis qui couvre le reste du sol.

1.3 La hauteur, limite du haut et du bas

Le seuil souvent matérialisé par un marche qu'il faut donc monter ou descendre conduit à introduire la notion de "hauteur". La maison japonaise offre un exemple du mécanisme qui articule le seuil, les zones intermédiaires et la dimension de la hauteur⁸.

Dans le cas de la maison japonaise, le passage de la zone en terre battue à la zone planchée se marque par un emmarchement qui souligne la valeur du franchissement et la hiérarchisation des espaces.

.La hiérarchie spatiale et sociale se manifeste par des positions topographiques qui opposent le haut et le bas: Le village-*qsar* du Maroc sud se répartit entre une zone haute et une

⁵ P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Droz 1974.

⁶ M. Granet, *La civilisation chinoise*, Paris, Albin Michel, 1968.

⁷ J.-Ch. Depaule, "Espaces, Lieux et Mots", *Cahiers de la recherche architecturale*, no 10-11, avril 1962, pp. 94-100.

⁸ J. Pézeu-Masabuau, *La maison japonaise*, Paris, PUF 1981.

wone basse, physiquement et socialement. La partie la plus basse physiquement est la partie valorisée, habitée par les puissants qui possèdent de la palmeraie la majeure partie des parcelles. Par là passe aussi la rue principale du village. Les lignages qui sont leurs clients et ceux qui s'adonnent au commerce occupent un bloc déterminé aux parties hautes du village. Les lignages dominants s'appellent *aalou* (partie supérieure, le haut, le dessus), tandis que les rues secondaires désignées par le mot *zqaq* (rue basse) qui se localisent en haut du village sont habitées par les lignages socialement inférieures.

Ce rôle de la hauteur dans la structuration de l'espace n'est pas le seul fait du Maroc: nombreuses sont les sociétés qui en offrent un exemple. L'assise de la souveraineté s'établit sur tout ce qui peut être vu à partir de tel ou tel haut lieu. C'est pourquoi la toponymie est très souvent une manifestation de ce rapport entre altitude, vue et pouvoir. C'est le cas de l'Imérina en Madagascar⁹ qui fut valorisé dès le 16^{ème} siècle dans les discours du roi Ralambo comme le haut lieu du centre, celui d'où l'on regarde ("*Imérina*") le reste du pays, le siège du Prince du milieu appelé à régner sur toute l'île. La hauteur commande l'habitat mérina en villages-collines (*vohitra*). Il y a des villages plus "élevés" (*avo*), installés sur de hautes collines (*tendrombohitra*). Il y en a d'autres plus récents, qui sont construits sur terrains plats (*fisaka*) et bas (*iva*). Par la vertu du politique, un village, si bas place soit-il, pour peu que le souverain y réside, passe au rang de sommet de montagne, car le souverain ne peut être installé en position inférieure¹⁰.

Cette dénivellation se remarque aussi dans la construction des habitations. La partie la plus basse physiquement est la partie animale, inférieure; la partie la plus haute (*doma*) est la partie humaine, la partie supérieure, "noble"¹¹. Plusieurs fois la zone en terre battue, appartenait à l'extérieur, l'intérieur commençant avec le franchissement de l'embranchement et l'accès à la zone planchée.

2 Architecture et inscriptions sociales

La différenciation des formes foctionne bien comme un système de signes présent pour renforcer des différences de statuts. Les qualités des constructions s'imposent aux membres du groupe ou de la société observée et informent l'acteur social.

⁹ F. Raison, «Ethnographie missionnaire et faits religieux au XIX^e siècle. Le cas de Madagascar», *Revue Française de Sociologie*, no XIX, 1978, pp. 525-549.

¹⁰ J. Razafindratovo-Ramamonjisoa, "L'Espace en pays Merina: étude du vocabulaire et la symbolique", *Université de Tananarive*, article ronéoté.

¹¹ Maria Koumariou, *Domestic architecture and use of space. A semiotic and historical approach of dwellings in Lesbos*. Conference proceedings, UIA; Cairo 27-29 December 1997.

En France, par exemple, avant la Révolution¹², il y avait dans chacune des deux ailes d'un "hôtel particulier" deux "appartement privés", l'un pour le maître, l'autre pour la maîtresse de maison. Les deux appartements sont identiques mais séparées par toute la largeur de la cour. On ne pourrait mieux caractériser la position de l'homme et de la femme dans la "société de la cour" qu'en attirant l'attention sur la séparation absolue de leur appartement respectif. Nous avons affaire ici à une forme de la vie conjugale et familiale très différente à la nôtre.

Friq, Douar, Qsar, trois types d'habitat du Sud marocain¹³ dont on peut supposer que la forme, alignement des tentes, alignement replié autour d'un centre, rempart ferme contenant tout l'espace bâti informe du mode d'établissement social auquel on a affaire quand on se trouve dans cette région.

Le couloir fit sa première apparition attestée en Angleterre¹⁴ à Beaufort House, dans Chelsea –maison conçue vers 1597 par John Thorpe. Cet espace réservé à la circulation entrait dans les mœurs, et qu'en même temps l'on rattachait les escaliers aux corridors en sorte qu'ils cessent de déboucher dans les pièces elles-mêmes. Le passage était destiné aux domestiques, pour qu'ils ne se rencontrent pas avec les "gendlemen" et les "ladies". On voit donc combien l'introduction du passage traversier dans l'architecture domestique venait brusquement creuser le fossé entre les rangs supérieurs et inférieurs de la société et l'assignation correlative de la domesticité à une portion de territoire toujours adjacent mais jamais présent.

3 Interpréter pour traduire ou traduire pour interpréter

L'acte de traduire consiste à "comprendre" un "texte" et puis à le "réexprimer". La "compréhension" fait intervenir des connaissances linguistiques et extra-linguistiques. La qualité de la traduction dépend non seulement de la connaissance de la langue d'arrivée et de la compétence du traducteur; mais aussi elle tributaire de sa connaissance du sujet. Lederer nous propose deux approches de traduction: la première est la traduction par équivalences, la seconde fondée sur les correspondances, conserve les signifiés en changeant de signifiants. Les problèmes à traiter sont plus complexes quand on a affaire au grec et à une langue africaine comme le berbère par exemple, qui appartiennent à deux familles linguistiques et à deux cultures très différentes. Lorsque l'on se passe des cultures simples vers des langues

¹² N.Elias, *La société de Cour*

¹³ P.Pascon, «Types d'habitat et problèmes d'aménagement au Maroc», *Revue de Géographie du Maroc*, no 13, 1968, pp. 85-101.

¹⁴ R.Evans, «Figures, Portes et Passages» *Urbi*, V, 1982, pp. XXIII-XLI.

représentant des cultures complexes, on a tendance à croire que les cultures complexes ont tant d'équivalents de comportement, et ont acquis une telle connaissance des équivalents en d'autres cultures, que le travail de traduction n'est pas tellement compliqué.

La traduction des termes techniques renvoie à des objets bien déterminés. Cela bien sûr ne veut pas dire que les correspondances soient toujours faciles à établir.

Ce que nous proposons est le respect du sens et sa réexpression par un traducteur bien instruit, bien formé et informé sur le sujet précis. Un texte riche en notes et en explications est plusieurs fois difficile à suivre. Mais dans les cas les plus fréquents de textes destinés au grand public, on ne retient que les notes absolument nécessaires à la compréhension des situations présentées, en laissant de côté tout ce qui relève du domaine du commentaire par trop technique.

En guise de conclusion, nous pouvons dire qu'une traduction tenant aux éléments civilisationnels doit respecter:

- Les équivalences sémantiques
- Les équivalences d'usage
- Les éléments de la communauté culturelle.

Références bibliographiques

A part les livres mentionnés aux notes:

Albir Amparo Hurtado: *La notion de la fidélité en traduction*, Didier érudition, Paris 1990.

Ballard Michel: *La traduction plurielle*, Presses Universitaires de Lille.

Berman A., *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, Paris 1984.

Cary E. *Comment faut-il traduire?* Presses Universitaires de Lille, Condé-sur-Noireau 1985.

Edkind Efim: *Un art en crise*, L'âge d'Homme, Lausanne 1982.

Hollander J., *Versions, Interpretations and Performances* in R.A. Brower (ed), 1959.

Ladmiral Jean-Réné, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Payot 1979.

Lederer M., *La traduction simultanée*, Minard, Paris 1981.

Lederer M.: *La traduction aujourd'hui*, Hachette, Paris 1994.

Misri G., «*La traductologie des expressions figées*», Etudes traductologiques, Minard Lettres Modernes, Paris 1990.

Georges Mounin: *Les problèmes théoriques de la traduction*, Gallimard 1963.

Margot J.C., *Traduire sans trahir*, Lausanne, Editions l'Age d'Homme, 1979, σ. 84-85.

Newmark P.: *A Textbook of Translation*, Phoenix ELT 1995

Nida E.: *The Componential Analysis of Meaning*, The Hague: Mouton 1975.

Nida E.: *Linguistics and ethnology in translation problems* στο

Nida E. and C.R. Taber, *The theory and practice of translation*, E.J. Brill, Leiden 1982

Pergnier M.: *Les fondements théoriques de la traduction*, Créteil, Atelier de Reproduction
des Thèses, Université de Lille III, 1978:

Selescovitch D. and M. Lederer, *Interpréter pour traduire*, Didier Erudition, Paris 1984.

Μαρία Κουμαριανού

Διδάσκουσα Πανεπιστημίου Αιγαίου, Τμήμα Κοιν. Ανθρωπολογίας

Διδάκτωρ Κοινωνιολογίας της Λογοτεχνίας, Παν. Lyon II, France

Ανθρωπολόγος, Πανεπιστήμιου Αιγαίου

Μεταφράστρια, Ιόνιο Πανεπιστήμιο

Β.Ουγκώ 1, 81 100 Μυτιλήνη, (0251-46061)